

# Lénine à Paris

S. Gopner

*Source : Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 577-589. Des extraits de ce texte furent également publiés dans « l'Humanité » du 21 janvier 1950, p. 6. Notes MIA.*

**A** la suite d'une vague d'arrestations à Odessa et à Ekaterinoslav, à la fin de l'été 1910, après de multiples tentatives pour continuer le travail clandestin du parti dans le pays, je dus quitter la Russie. Je donnai le change à la police, j'obtins un passeport pour l'étranger et, en septembre, je débarquai à Paris.

Je n'avais pas encore fini de savourer l'allégresse de la liberté, loin de l'étau policier et de l'« œil omnivoyant » de l'Okhrana tsariste, que déjà je me sentis désemparée. Je me rappelai ce que j'avais entendu raconter en Russie sur les tribulations de la vie d'émigré. Une question m'inquiétait : qui donc avait besoin de moi ici, qu'allais-je faire, arriverais-je à gagner ma vie ?

À cette époque, après la défaite de la révolution de 1905-1907, Paris était un des centres les plus importants de l'émigration politique russe. C'était le lieu de rendez-vous de nombreux révolutionnaires qui avaient fui les tribunaux, ou s'étaient évadés de la prison, du bagne et de l'exil tsaristes. La vie était très pénible pour la plupart des émigrés.

Vladimir Ilitch Lénine vivait alors à Paris. Je rêvais de le voir, mais il me semblait que ma visite ne l'intéresserait guère, que je n'avais rien de nouveau à lui communiquer.

Un camarade rencontré dans la rue au lendemain de mon arrivée, dissipa mes doutes. Il s'indigna : « Comment ne comprenez-vous pas, Natacha <sup>1</sup>, qu'Ilitch se jette sur chaque camarade arrivé de Russie, comme un affamé se jette sur la nourriture ! »

Effectivement, je compris par la suite que les rencontres avec les gens qui venaient d'arriver de Russie étaient pour Lénine une des sources d'information fraîche sur la situation dans le pays.

Se trouvant loin de sa patrie, Lénine dirigeait idéologiquement et politiquement notre parti illégal en Russie, lisait une masse de journaux et de revues russes, entretenait une correspondance active avec les camarades.

Ce même camarade rencontré dans la rue m'apprit l'adresse, le jour et l'heure de la prochaine réunion du groupe bolchévik parisien. À cette réunion qui se tenait dans une petite salle au premier étage d'un café, j'aperçus aussitôt Lénine. Il était assis dans un coin, penché sur une partie d'échecs. Je le reconnus non pas d'après son portrait, car dans la clandestinité on se gardait bien de le répandre. Je le reconnus parce que je l'avais déjà vu et entendu en 1907, en Finlande. Et quand on avait vu une fois Ilitch, il était impossible de ne pas le reconnaître en le rencontrant. L'esprit, le cœur et l'attention de chacun de nous étaient fixés sur notre éducateur et chef de génie, et dans notre mémoire s'est gravé à jamais ce qu'il avait d'original et d'unique.

---

1 « Natacha » était mon surnom dans le parti. (S.G.)

À cette réunion on débattait des affaires courantes d'importance relativement secondaire. Lénine prit la parole ; son intervention ne dura pas plus de cinq à huit minutes. Depuis, il s'est écoulé plus de quarante-cinq ans et, malheureusement, je ne me rappelle plus ce discours d'Ilitch. Mais je n'oublierai jamais la transformation radicale qu'il opéra en moi. Ma fatigue, mon abattement physique disparurent instantanément. J'étais comme guérie d'une grave maladie.

À la fin de la séance [Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa](#) s'approcha de moi. D'un ton de reproche amical, elle me dit : « *Alors, c'est vous, la Natacha qui ne veut pas venir nous voir ! Eh bien, Ilitch m'a chargée de vous amener sans faute. Venez chez nous demain, à huit heures du soir.* »

À l'heure dite je m'approchai du numéro 4 de la rue Marie-Rose. Je me rappelle combien j'étais émue, ne sachant pas encore ce que je pourrais dire de neuf à Lénine sur la vie du parti.

On me conduisit tout droit au « salon », c'est-à-dire dans une petite cuisine où, contre le mur, vis-à-vis du fourneau à gaz, il y avait une petite table rectangulaire, couverte d'une toile cirée.

Ce « salon » était en même temps la « salle à manger ». On m'invita au thé du soir et au modeste souper, et mes hôtes, Vladimir Ilitch, Nadejda Konstantinovna et sa vieille mère, s'attablèrent eux aussi.

Je ne savais toujours pas par quoi commencer mon récit. Mais, dès les premières paroles de Vladimir Ilitch, dès ses premières questions, tout ce que j'avais vécu pendant les derniers mois en Russie m'apparut tout à coup sous un nouveau jour. Je ressentis moi-même un intérêt nouveau pour ce que je communiquais à Lénine et je me pénétrai de la conscience de mon utilité.

La cause de ce changement était l'attention soutenue avec laquelle Vladimir Ilitch écoutait. Par de rares et prudentes questions, imperceptiblement pour moi-même, Lénine me guidait, ne me laissant pas bâcler mon récit. M'animant de plus en plus, je lui retraçai les événements des années 1909 et 1910 à Odessa, Nikolaïev et Ekaterinoslav : la tentative faite à Odessa pour éditer un organe de presse du parti, la descente de police à l'imprimerie, la même tentative faite à Ekaterinoslav, l'activité des cercles clandestins, la pénétration d'agents secrets de l'Okhrana dans les cercles, les arrestations, le procès qui allait être intenté au comité bolchévik d'Odessa.

Ce soir-là, pour la première fois de ma vie, j'éprouvai l'ascendant invincible que Lénine exerçait sur les gens. Beaucoup de ses contemporains soulignent dans leurs souvenirs qu'il savait écouter comme personne. Par son attention, par les quelques questions qu'il posait, Lénine encourageait et stimulait son interlocuteur. Ce trait de caractère de Lénine est devenu une des meilleures traditions des bolchéviks. L'art d'écouter n'est pas seulement le moyen de mieux se familiariser avec telle ou telle question. C'est aussi le meilleur moyen pour étudier les gens, pour aider au mieux à leur éducation, à leur élévation morale et politique ; en même temps il permet de les utiliser le plus rationnellement au travail du parti.

À la fin de l'entretien, je me pénétrai de l'idée que même ici, dans l'émigration, je saurais me rendre utile au parti. Je repris surtout courage lorsque Vladimir Ilitch me proposa de refaire mon exposé dans une courte correspondance pour le [« Social-Démocrate »](#), organe central du parti, édité à Paris et expédié clandestinement en Russie. Je rédigeai cette correspondance et elle parut au n° 1 de la [« Rabotchaïa Gazéta »](#) [Le journal ouvrier].

Cette rencontre me fournit aussi un exemple frappant de l'esprit d'organisation que Lénine appliquait à tout et partout.

J'avais d'abord demandé à Lénine combien de temps il pouvait me consacrer. Il m'avait répondu : « *Nous aurons du temps en suffisance, et comme nous causons en prenant le thé, nous avons à notre disposition près d'une heure et demie.* » Lorsque, entraînée par mon récit, j'oubliai l'heure, Lénine consulta soudain sa montre : apparemment, le délai prévu avait expiré. Je me hâtai de terminer ma

communication. Lénine m'écouta jusqu'au bout, saisit sur la table son verre de thé, réitéra la proposition d'écrire une correspondance, prit amicalement congé et s'en fut travailler dans sa chambre. Cette pièce que quelqu'un, dans ses souvenirs, a appelée, « cabinet de travail », ne ressemblait pas du tout à un cabinet. Aux murs, des rayonnages en bois blanc chargés de livres ; au milieu de la pièce, une table rectangulaire, également en bois blanc, recouverte d'un papier et encombrée de journaux ; deux ou trois chaises bon marché, très vieilles, c'était tout l'ameublement du « cabinet ».

Ce n'est que beaucoup plus tard, quand furent publiées les *Œuvres complètes* de V. Lénine, que nous connûmes le travail titanesque, travail à la fois théorique, politique et d'organisation, que Vladimir Ilitch avait accompli au cours de ces années. Mais, déjà en ce temps-là, à Paris, nous savions tous que Lénine était très avare de son temps, qu'on ne devait pas lui prendre inutilement même une minute.

Néanmoins, Vladimir Ilitch trouvait le temps nécessaire quand il s'agissait d'aider un camarade dans le malheur. Un soir que je rentrai tard, je trouvai chez moi un billet. On m'y annonçait que la veille au soir on avait parlé chez Lénine de l'état grave du camarade [Kournatovski](#), et qu'on avait décidé de le transporter dans un autre hôpital. On me priait de la part de Lénine de rendre visite à un éminent chirurgien français que je connaissais, et de lui demander d'arranger ce transfert. À la fin du billet on m'annonçait que Lénine me priait de lui communiquer l'heure et les résultats de mes pourparlers. Quand je me fus entendue avec le chirurgien par téléphone, je fis savoir à Vladimir Ilitch que le rendez-vous avait été fixé pour le lendemain, à midi. Le soir même on me remit un nouveau billet disant que Lénine désirait m'accompagner et qu'il passerait me prendre à onze heures du matin.

Connaissant la ponctualité de Vladimir Ilitch, je me mis à guetter les coups de sonnette vers l'heure fixée. Ayant entendu du bruit dans l'escalier, je me hâtai d'ouvrir la porte. C'était Lénine qui montait au cinquième, quatre à quatre, en fredonnant. Il avait alors quarante ans, il était plein de force et de la joie de vivre.

Je me rappelle encore un autre détail de cette rencontre. Ayant aperçu au mur de ma chambre une carte postale en couleur, reproduisant le tableau d'un « *pérédvijnik* » [peintre « ambulante »], il l'examina attentivement et dit tout bas : « *Comme ces tableaux des pérédvijniki rendent bien la vie russe...* »

En souvenir de ces paroles de Lénine, j'ai conservé cette carte postale dans mes archives. Elle représente le tableau bien connu du peintre Bogdanov, « *Compagnons d'armes* ».

Après avoir échangé quelques paroles sur ce qui ferait l'objet de notre entretien avec le chirurgien, nous nous rendîmes en métro à l'autre bout de Paris. Ce voyage, aller et retour, avec la visite au chirurgien, nous prit environ deux heures. Et ce qu'étaient deux heures pour Lénine, seul peut le comprendre celui qui a de près observé son travail.

Délicat, attentionné et sévère pour les camarades, Lénine était en même temps très sévère et exigeant envers lui-même.

L'exemple personnel de Lénine, son exigence et l'énorme influence ce qu'il exerçait, préservèrent les cadres bolchéviks à l'étranger de l'action démoralisatrice de l'émigration. La plupart de nos camarades supportaient courageusement le chômage forcé, les privations matérielles extrêmes. Les membres de notre organisation bolchévique s'acquittaient avec enthousiasme des diverses tâches dont les chargeait le parti, y compris les besognes les plus modestes et les plus minutieuses. Pour nous procurer l'argent nécessaire à l'édition de l'organe du parti, nous organisions des soirées, parfois des spectacles. Lénine n'y assistait pas, mais ; il les encourageait, car ils fournissaient des ressources pour les besoins du parti. Dans ses conversations avec nous, les organisateurs, il soulignait que c'était nous qui portions l'entière responsabilité du caractère culturel des distractions offertes à ces soirées et que

nous ne devons rien tolérer qui pût compromettre notre dignité de membres du parti. Lorsque nous montâmes la pièce de [Gorki](#) *Les Originaux*, Vladimir Ilitch vint assister à ce spectacle.

En entrant dans le « foyer » je fus agréablement surprise en voyant Vladimir Ilitch, qui se promenait bras-dessus bras-dessous avec D. Kotliarenko, un vieux camarade du parti. Vladimir, Ilitch me serra la main et m'exprima son approbation et sa joie de voir que nous avions monté la pièce de Gorki ; il dit que nous devons continuer dans cette voie, en combinant l'activité culturelle avec l'obtention de ressources pour le parti, bien qu'il n'ignorât pas toutes les difficultés qu'il nous avait fallu vaincre pour monter ce spectacle.

Ne voulant pas être à la charge de la caisse d'émigration (qui, soit dit à propos, était souvent vide), les bolchéviks émigrés cherchaient obstinément du travail et l'acceptaient, quel qu'il fût : leçons, traductions, copie à la machine, transport de meubles, lavage d'automobiles. Même les camarades qui avaient une spécialité sérieuse, souffraient cruellement de la misère. C'est ainsi, par exemple, que les familles des deux camarades médecins, dont les noms sont bien connus dans notre pays, vivaient dans une misère extrême. Il s'agit de vieux bolchéviks, aujourd'hui défunts : [N. Sémachko](#) et [M. Vladimírski](#) ; à un moment donné, celui-ci gagnait son pain en transportant quotidiennement le lait depuis cinq heures du matin (le diplôme russe de médecin n'était pas reconnu en France). Les ouvriers bolchéviks qualifiés trouvaient du travail, mais l'ignorance de la langue française les gênait souvent.

Dans ces conditions pénibles, la présence de Lénine à Paris et sa communion avec les camarades jouèrent un rôle immense pour maintenir l'optimisme bolchévik révolutionnaire. Voilà pourquoi nous fûmes si attristés en été 1912, en apprenant que Lénine quittait Paris, bien que nous en fussions heureux, car nous savions que Lénine allait s'installer plus près de la frontière russe.

Par sa santé morale et politique, le groupe bolchévik se distinguait nettement des autres groupes d'émigrés de Paris. Un membre éminent du parti socialiste-révolutionnaire me dit un jour : *« Pourquoi vous, bolchéviks, êtes-vous différents de tous les autres ? Quand on vous rencontre, on sent que vous avez un monde intérieur particulier, une cohésion particulière, que vous formez un monde à part. »*

Oui, nous étions un monde à part, celui du Parti bolchévik. Nous nous préparions à une nouvelle révolution. C'est précisément en ces années-là que, sous la direction de Lénine, les bolchéviks se constituaient en un parti spécial, d'un type nouveau, différent des partis social-démocrates ordinaires, libéré des éléments opportunistes et capable de mener le prolétariat à la lutte pour le pouvoir. En dépit des conditions très difficiles de la clandestinité révolutionnaire, le parti, en Russie, était déjà une grande force, à qui l'avenir appartenait. Notre « monde à part », à nous autres, bolchéviks, c'était la lutte que notre parti menait sans un jour de répit, pour la nouvelle révolution. Nous étions sûrs que cette révolution était inévitable, imminente, et cette conviction distinguait les bolchéviks de tous les autres groupes d'émigrés.

\* \* \*

Le profond optimisme révolutionnaire de Lénine, sa foi inébranlable en l'imminence d'une nouvelle révolution russe, avaient produit sur moi une impression irrésistible dès notre premier entretien, alors qu'il n'y avait pas encore d'indices manifestes d'un nouvel essor révolutionnaire. Au cours de notre conversation, j'avais cité des faits qui illustraient le déchaînement de la contre-révolution et le renforcement de la terreur policière. Lénine voyait dans ces faits non pas la force, mais la faiblesse et la peur de la réaction devant l'activité des ouvriers et de notre parti clandestin. Deux ou trois brèves répliques de Lénine attestaient sa profonde conviction dans l'instabilité et la précarité de la victoire de la réaction.

Quelque temps après cette entrevue, l'organisation bolchévique de Paris fut convoquée d'urgence pour étudier le rapport de Lénine sur la « *Rabotchaïa Gazéta* », dont le premier numéro parut quinze jours plus tard.

Dans son rapport, Lénine caractérisa la situation générale comme une crise grave du mouvement ouvrier et du parti social-démocrate. Il nous mit en garde contre l'interprétation philistine des causes de la crise du parti, interprétation que donnaient les menchéviks et les autres éléments hostiles au bolchévisme, et nous appela à étudier les racines de classe de la lutte à l'intérieur du parti. Lénine regardait en face, courageusement, la dure réalité. Il nous brossa le tableau de la désagrégation des organisations du parti et souligna qu'il y avait des flottements idéologiques non seulement hors du camp bolchévik, mais aussi chez certains bolchéviks ; il reconnut qu'une certaine apathie et de l'abattement se manifestaient même parmi certains ouvriers d'avant-garde.

En même temps, le rapport de Lénine était imprégné d'un profond optimisme révolutionnaire, qui se combinait avec un esprit réaliste en politique. Deux pensées marquaient comme d'un trait rouge tout le rapport : 1° seule la voie révolutionnaire, et non pas la voie « constitutionnelle » préconisée par les menchéviks et les opportunistes de tout poil, permettra de tirer le pays et les masses laborieuses de leur situation pénible ; 2° le nouveau facteur est que la classe ouvrière a commencé à promouvoir de son milieu des dirigeants doués, qui prendront en main le rétablissement de l'unité du parti. Lénine estimait que l'on pouvait surmonter la crise dans le parti en ralliant tous ceux qui étaient d'accord pour lutter sans merci sur deux fronts : contre les liquidateurs (de droite) et contre les otzovistes<sup>2</sup> (de gauche). Il exprima sa satisfaction de voir commencer un rapprochement des bolchéviks avec [Plékhanov](#) et ses partisans qui, à cette époque, estimaient eux aussi que la tâche essentielle était de lutter contre les liquidateurs et les otzovistes.

La réunion était très orageuse. Deux conciliateurs poussaient les hauts cris, en disant que la fondation d'un nouveau journal par les bolchéviks et les plékhanoviens, sans la participation des menchéviks-liquidateurs et des otzovistes, aggraverait la scission. Ils protestaient également contre la rupture avec Trotski, en relation avec le départ du représentant bolchévik de la rédaction du journal trotskiste<sup>3</sup>.

Dans sa seconde intervention, Vladimir Ilitch condamna violemment, une fois encore, la tendance sans principes à l'union qu'il qualifia de « *bouillie conciliatrice* ». Il dit que les ouvriers nous comprendraient. Maintenant, nous ne sommes pas beaucoup, mais nous serons nombreux si nous défendons jusqu'au bout notre position révolutionnaire marxiste conséquente. La réunion suivit Lénine.

À titre d'exemple de l'attachement aux principes et de l'esprit de camaraderie de Vladimir Ilitch, je tiens à raconter l'histoire d'une lettre qu'il adressa aux membres du groupe bolchevik de Paris, et qui, malheureusement, n'a pas été retrouvée jusqu'ici

Dans la période à laquelle se rapportent mes rencontres avec Lénine à Paris, la rupture avec les menchéviks était déjà si complète, que nous, bolchéviks, cessâmes d'assister aux réunions communes avec les menchéviks. Or, nos représentants au Bureau du Comité Central à l'étranger – étaient contraints de mener des pourparlers avec les représentants des menchéviks au sujet de la répartition des fonds et autres biens du parti. L'accord était déjà presque conclu, lorsque les menchéviks formulèrent soudain une nouvelle condition : les bolcheviks devaient promettre de participer à une nouvelle discussion commune sur la situation dans le parti. Et ils insistaient pour que Lénine prît personnellement part à cette discussion. Désireux d'arriver au plus vite à un accord, les représentants des bolchéviks eurent l'imprudence de faire cette promesse, sans s'être concertés avec Lénine.

---

2 Otzovisme (du verbe russe otzovat : retirer, révoquer) ; Courant apparu en 1908 dans le parti bolchevique qui exigeait, vu la réaction consécutive à la défaite de la révolution de 1905, le rappel des députés social-démocrates de la IIIe Douma d'État et la cessation du travail dans les organisations légales pour se consacrer uniquement au travail clandestin. Ses membres les plus connus étaient Lounatcharsky, Bogdanov, Pokrovsky, Boubnov et Alexinsky, avec lesquels Gorky sympathisait. (Note MIA)

3 Il s'agit de L. B. Kamenev, qui collabora en 1910 à la « *Pravda* », fondée par Trotsky à Vienne. (Note MIA)

La question fut posée à une réunion du groupe bolchévik de Paris, convoquée d'urgence. Lénine se prononça contre toute nouvelle discussion avec les menchéviks émigrés et déclara catégoriquement qu'il refusait d'intervenir à cette réunion, motivant son attitude par l'inutilité, voire la nocivité de l'entreprise.

Après que les partisans de la discussion furent intervenus, Lénine déclara de nouveau qu'il refusait de participer à cette discussion, et bientôt après, il quitta la réunion.

Son départ sema une grande confusion dans l'assemblée. Nous ne savions que faire. Une partie des assistants s'en allèrent. Ceux qui étaient restés résolurent de dépêcher auprès de Lénine, à son domicile, deux camarades pour arranger les choses.

Ayant appris de N. Kroupskaïa que Lénine n'était pas encore rentré, ces camarades en furent un peu inquiets ; mais ils devinèrent que Lénine, selon son habitude, méditait la situation, en se promenant longtemps seul, et ils l'attendirent rue Marie-Rose où il habitait. Ils aperçurent bientôt Lénine qui s'approchait à pas rapides de sa maison. Il paraissait ému. Bien qu'il fût très tard, Vladimir Ilitch, heureux de cette rencontre inattendue avec les camarades, les emmena chez lui et l'examen de la situation commença. Les arguments répétés par Lénine dissipèrent tous les doutes des camarades.

Mais Lénine ne jugeait pas que la question fût réglée. Il voulait effacer les moindres traces de malentendu avec une partie considérable du groupe de Paris. À cette fin, il écrivit une lettre aux membres du groupe, où il expliquait en détail sa position.

En cela apparut nettement l'attitude de Lénine envers la collectivité, envers ses camarades de parti. Le groupe de Paris, composé de militants ayant joué des rôles différents dans la première révolution russe, représentait l'organisation bolchévique locale. Lénine ne jugeait pas possible de méconnaître l'état d'esprit même d'une partie de cette organisation. Lui-même dressa la liste des camarades auxquels, selon lui, il convenait de faire lire sa lettre.

Je lus cette lettre deux ou trois fois, et son contenu se grava dans ma mémoire pour la vie, presque mot à mot. Lénine disait d'abord qu'il considérait comme un crime très grave envers le parti toute infraction à la discipline, et qu'il n'admettait pas l'idée qu'on pût ne pas exécuter la volonté de la majorité. En même temps, il se voyait obligé d'insister sur sa position, car il était plus que jamais convaincu d'avoir raison. Lénine brossait magistralement l'histoire des discussions stériles entre émigrés, si différentes des discussions entre ouvriers en Russie : là-bas, surtout dans les fabriques et les usines, dans les réduits réservés aux fumeurs et en d'autres coins retirés, beaucoup d'ouvriers sans parti écoutent attentivement les discussions entre bolchéviks et menchéviks. Les discussions les aident à grandir politiquement, à former leur esprit révolutionnaire et à prendre position. Aux réunions d'émigrés assistent en règle générale des gens de camps différents, qui connaissent par cœur le sujet du litige et ont depuis longtemps pris position : ici, on ne peut faire changer d'opinion à personne. Pour ce qui est de la discussion de principe, nous la menons dans la presse du parti. Nous n'avons pas le droit, indiquait Vladimir Ilitch, de gaspiller nos forces à de vains bavardages. Ce qu'il faut, c'est ménager notre énergie, accumuler des connaissances et étudier les leçons du passé pour nous préparer à un nouvel essor révolutionnaire. La révolution viendra, elle exigera que nous sachions mieux lutter, en évitant les erreurs commises dans le passé.

Grande fut l'action bienfaisante de cette lettre de Lénine !

La question qui avait suscité l'incident, n'avait plus besoin d'être discutée. Nous tous comprîmes encore plus profondément que Lénine avait incontestablement raison et vîmes la réalité sous un nouveau jour, ainsi que notre place dans cette réalité. Impressionnés par cette lettre, nous étions tous d'excellente humeur.

En décembre 1910 Lénine avait déjà écrit, en rapport avec les grèves d'été et avec les manifestations qui suivirent la mort de [Tolstoï](#) : « *Le peuple russe s'éveille à une lutte nouvelle, il va au-devant d'une nouvelle révolution.* »

Dès les premiers jours de la révolution de 1905, et surtout après sa défaite, Lénine avait étudié à fond cette expérience ; il en avait généralisé les enseignements et exposé ses conclusions sur les questions essentielles dans des rapports qu'il faisait publiquement dans les principaux centres de France et de Suisse. Ces rapports, organisés par les organisations bolchéviques locales, attiraient de nombreux auditeurs, membres de tous les partis révolutionnaires et d'opposition, se trouvant dans l'émigration.

À l'opposé des sceptiques qui avaient enterré toute espérance en une nouvelle révolution, Lénine démontrait avec une grande force de persuasion que la nouvelle révolution viendrait inmanquablement, bien plus, qu'elle était proche. Pas un des problèmes que les ouvriers et les paysans avaient posés dans la première révolution n'avait été résolu : ni la question de la terre, ni celle de la journée de huit heures, ni celle de la république démocratique. Par conséquent, les causes profondes qui avaient provoqué la première révolution n'avaient pas disparu, elles continuaient d'agir et ne pouvaient manquer d'amener une nouvelle révolution. Il fallait s'y préparer. Toutefois Lénine ne voyait pas dans la seconde révolution une simple réédition de la première, mais son développement ultérieur dans des conditions nouvelles, fortement modifiées.

En ces années-là Lénine participait activement au mouvement ouvrier international. Il étudiait la situation russe, mais aussi la situation mondiale. Les échos révolutionnaires que la première révolution russe avait éveillés dans le monde entier et, notamment, les révolutions en Turquie, en Perse et en Chine, avaient fixé l'attention de Lénine et servi de base à ses géniales conclusions sur l'imminence d'une époque nouvelle, révolutionnaire. Il en fit état notamment dans [son discours aux funérailles de Paul et Laura Lafargue](#).

Les écrits de Lénine et les souvenirs de N. Kroupskaïa nous apprennent le profond respect que Lénine éprouvait pour Lafargue. Ce respect apparaît en relief, quand on songe à l'attitude critique de Lénine à l'égard des leaders socialistes français. Bien que dans l'avant-guerre il fût encore difficile de prévoir le passage en masse des leaders du parti socialiste français sur les positions du social-chauvinisme, et bien que Lénine n'eût pas encore dénoncé leur trahison, comme il le fit au début de la première guerre mondiale, l'éloignement entre Lénine et ces leaders sautait aux yeux.

Un jour, après un rapport que Lénine avait fait à une réunion tenue dans la bibliothèque des émigrés (avenue des Gobelins), je lui demandai s'il voyait les dirigeants du parti socialiste français. Lénine dit : « *Non. Nous ne parlons pas la même langue.* » Quand je lui demandai s'il prenait part à leurs discussions théoriques, Lénine répondit : « *Les sciences sociales, il faut les étudier en Allemagne. En France, ce sont les sciences naturelles qui ont atteint un niveau supérieur.* »

Le suicide de Paul et Laure Lafargue, la lettre sincère que Lafargue avait écrite avant de mourir <sup>4</sup> produisirent une impression profonde sur tout le camp socialiste.

Deux ou trois camarades organisèrent une entrevue avec Lénine, spécialement consacrée à ce suicide, et nous la racontèrent après l'enterrement des Lafargue. Vladimir Ilitch avait formulé les idées que voici : un socialiste ne s'appartient pas à lui-même, mais au parti. S'il peut, en quoi que ce soit, être encore utile à la classe ouvrière, par exemple écrire ne fût-ce qu'un article ou un appel, il n'a pas le droit de se suicider. Lénine ajouta qu'on ne devait pas oublier que les partis ouvriers étaient beaucoup plus pauvres en écrivains que les partis bourgeois.

La veille de l'enterrement, « *l'Humanité* » publia un avis disant que les représentants des partis et organisations, désireux de faire un discours aux obsèques des Lafargue devaient en informer la veille la

4 Elle fut publiée dans un des numéros de décembre du journal bolchévik « *Zvezda* » (S.G.)

rédaction de « *l'Humanité* ». Vladimir Ilitch se rendit lui-même le soir à la rédaction de « *l'Humanité* », mais il n'y pénétra à grand-peine que tard dans la nuit, étant donné qu'une foule nombreuse s'était massée dans la rue, devant la rédaction.

Le jour des obsèques, des dizaines de milliers de prolétaires français, portant des drapeaux rouges, suivirent les deux cercueils jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. La salle du crématoire ne pouvant contenir toute l'assistance, le meeting funèbre eut lieu en plein air, devant le crématoire.

Après plusieurs orateurs, Lénine prit la parole au nom du P.O.S.D.R., dont il était le représentant au Bureau socialiste international. Vladimir Ilitch fit son discours en français. Bien que bref, ce discours se distinguait par son contenu d'une profondeur exceptionnelle. Ses premières paroles, consacrées à Lafargue, traduisaient le respect du prolétariat russe et de son avant-garde pour Lafargue, un des propagandistes les plus doués et les plus profonds des idées du marxisme.

La voix d'un grand révolutionnaire, ardent patriote et internationaliste résonnait dans le discours de Vladimir Ilitch lorsqu'il dit que sous le drapeau des idées marxistes, « *le détachement d'avant-garde des ouvriers russes s'était rallié et par sa lutte de masse organisée, avait porté un coup à l'absolutisme, avait défendu et défendait la cause du socialisme, la cause de la révolution, la cause de la démocratie, envers et contre toutes les trahisons, tous les flottements et les hésitations de la bourgeoisie libérale* ». En prononçant ces paroles, Lénine s'était visiblement redressé ; toute sa silhouette exprimait l'enthousiasme et la fierté pour la classe ouvrière de Russie.

Aujourd'hui les paroles de Lénine résonnent, comme s'il les avait prononcées hier, disant que la révolution russe « *a inauguré une époque de révolutions démocratiques dans toute l'Asie, et que 800 millions d'hommes participent actuellement au mouvement démocratique du monde civilisé tout entier* ».

Le discours de Lénine n'était pas imprégné d'une tristesse funèbre, mais du pressentiment optimiste des grandes batailles à venir.

Ces batailles historiques éclatèrent dans une situation encore plus modifiée, au plus fort de la première guerre mondiale. Et elles commencèrent par la deuxième révolution russe, dont l'avènement avait été annoncé par Lénine aux années de la plus sombre réaction.

Dans les années 1910-1912 toutes les espérances de Lénine, toute son énergie bouillonnante s'élançaient au-devant de la deuxième révolution russe comme but immédiat. La victoire qu'elle remporta en février 1917 n'était pour Lénine qu'un premier pas. Dès le premier jour de cette victoire tout son génie, toutes ses forces colossales s'élançèrent en avant, vers la révolution socialiste, dont il prit la direction en Octobre, alors que son nom était déjà sur les lèvres des ouvriers du monde entier. Et aujourd'hui que notre grand parti, s'appuyant sur une base puissante, toute nouvelle, créée par Octobre, avance d'un pas assuré vers le communisme, nous sentons et nous savons que Lénine est avec nous.